

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 29

Artikel: Comment on devient fou
Autor: Arnotto, L. D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

au coin, coupe le silence de ses réguliers tac, tac-tac, tac.

Mais le dimanche!... Toutes les boutiques sont fermées; seule, celle de la débitante de tabac ne paraît point chômer, et les gens du village s'épandent sur l'étroite place, envahissent l'unique rue et c'est charmant d'ouïr les petites paysannes caqueter, bavarder, piailler, tandis que les ruches de leur bonnet blanc s'agitent comme des ailes larges de papillons; et les jeunes gens, sous leur chapeau de feutre noir aux bords plats et larges, dans la blouse bleue, neuve, aux plis raides, aux coutures piquées de blanc, ne font que traverser la place, parmi les groupes de jeunes filles, en lesquels plus d'un a une sœur ou une fiancée, et envahissent d'un pas lent et lourd les deux auberges rivales, d'où — par les fenêtres ouvertes — s'échappent de rustiques chansons au rythme singulièrement berceur, berceur comme un chant de nourrice.

Nunc est bibendum, nunc...

murmure la voix toujours indécise de l'élève ennuyé...

* * *

Ah! c'est qu'il fut un paysan comme eux!... C'est que là il aime, comme jamais plus il n'a aimé et n'aimera, il le sent, il en est sûr!...

Il se rappelle... Elle était brune, brun... est-ce parce que le soleil l'avait regardée longtemps, à la chaude époque des joyeuses vendanges? Elle était brune et jolie, plutôt mignonne et frêle, telle une fleur. Oh! ce zézaïement délicieux, enfantin, qui accompagnait chacune de ses phrases:

— Ze vous aim'ben, Zean!

On eût dit un souffle du vent glissant à travers les blés roux, comme une caresse...

Il se remémorait leurs promenades, leurs échappées, le soir, vers la petite rivière qui chantait sur les galets et semblait leur rire, en laquelle ils regardaient leurs yeux... Cela avait duré des ans et des ans!...

Et puis, il avait fallu se quitter, se séparer, et les gros soupirs alors, et les larmes, et ce zézaïement divin qui avait pénétré son âme et sa chair.

— Ze crois que c'est fini, z'allez! Ze... nous nous verrons plus!

* * *

— C'est fini, z'allez!...

Et cela avait été ainsi! Ses parents n'avaient point voulu faire de lui un paysan comme eux, mais un bourgeois, un petit monsieur bien mis, qui ne connaîtrait plus ni blouse, ni sabots. Oh! les malheureux, les malheureux!...

Adieu la campagne verte, les prés verts, les coteaux verts et le ruisseau plutôt vert que bleu, sur les bords duquel la mignonne enfant lui disait: — Ze vous aim'ben, Zean!...

* * *

Car tout cela n'est plus qu'un rêve, un rêve lointain, aux formes imprécises, si vagues... Même la fleur frêle du souvenir s'est étiolée, dans le recul toujours plus grand des années.

Le petit paysan est devenu un autre homme; il a échangé son âme simple contre un cerveau de penseur maladif; il s'est renfermé dans un égoïsme farouche et il s'étonne de ne plus entendre une voix de pitié, un cri ému de consolation ou d'espoir...

Et maintenant il a des cheveux blancs aux tempes, tandis que, tout là-bas, dans le pays qu'il a déserté et où il éprouve comme une honte et une tristesse à revenir, il comprend qu'il est un étranger et un intrus, il a la perception très nette que le vent, en soufflant à travers les saules, lui reproche sa trahison et se moque de ses allures de petit bourgeois timide et

craintif, incapable de comprendre désormais la beauté et la divine harmonie des choses de la nature.

...Il rêve, il rêve encore... un léger brouillard humide glisse devant ses yeux, tandis que l'élève de sa même voix mal assurée et nasillarde, murmure encore:

Nunc est bibendum, nunc pede libero

Pulsanda tellus.

André de REGIS.

COMMENT ON DEVIENT FOU

J'ai sous les yeux une statistique officielle récemment publiée en Angleterre sur la folie et les fous. Il en ressort que, sur 188 individus, il y en a un atteint de folie, tandis qu'il y a dix ans on n'en comptait qu'un sur 357. D'autre part, on a constaté que les cas de folie deviennent moins nombreux entre 20 et 44 ans, tandis qu'ils augmentent au-delà de cet âge et que c'est surtout dans les classes pauvres, c'est-à-dire le plus livrées aux ravages de l'alcoolisme que ce surcroît de folie s'est accusé.

D'autre part, la même statistique établit que la folie sous forme d'hallucination, qu'on peut considérer comme le développement excessif de l'imagination est beaucoup plus fréquente chez les personnes qui ont l'esprit cultivé et se livrent à un travail intellectuel que chez les ignorants. C'est l'occasion de se poser la question: pourquoi devient-on fou?

D'abord, il y a le coup de folie qu'il ne faut pas confondre avec la folie elle-même et qui n'est qu'un accident comme celui-ci: une pauvre femme voit dans la nuit brûler sa chaumière et son enfant mourir dans les décombres. Elle délire et on l'enferme dans un asile. Pendant une bagatelle de vingt ans, elle est hallucinée du même spectacle. Survient un aliéniste qui imagine le stratagème de mettre, sur le coup de minuit, le feu à un semblant de chaumière établi d'avance dans la cour de l'asile et lorsque la mère, amenée là, crie désespérément: mon enfant! mon enfant! de lui présenter un bébé jumeau. Brusquement la folle accidentelle retrouve toute sa raison, elle se rend même compte du stratagème et retourne au milieu des siens sans qu'il ne lui soit jamais survenu de rechute. La cause supprimée, l'effet avait disparu.

Il y a aussi l'individu sain d'esprit que, par intérêt ou par tout autre mobile criminel, on s'attache à faire passer pour fou. Il y en a un exemple que „Le Temps” a récemment raconté. Des parents d'un certain baron X... s'en vont trouver un aliéniste dont le nom fait d'autant plus autorité qu'on le sait fort honnête homme, ils prennent l'air désolé: „Notre malheureux cousin est dans un état d'esprit qui nous inquiète, voulez-vous, cher maître, l'observer, on vous fera rencontrer comme fortuitement avec lui et vous n'aurez qu'à jeter dans la conversation le nom de telle personne et vous ne vous convaincrez que trop de la fêlure.” Tout se passa ainsi qu'il était convenu: au nom de la personne dont il venait d'avoir vivement à se plaindre et qui était sa bête noire, le baron X... s'emballa sur la piste à en perdre tout sang-froid, si bien que le docteur, déjà suggestionné par la démarche des parents, délivra un certificat attestant la monomanie dangereuse.

Quand le baron X... en eut connaissance, il faillit en devenir réellement fou. Cependant, revenu de son émotion, il imagina de se présenter chez le grand aliéniste après s'être rasé et en modifiant son allure et sa voix: „Je suis M. Z..., des membres de ma famille, qui ont sur ma fortune de fort mauvais desseins, prétendent me faire passer pour fou. Je m'abandonne à votre examen”. Là dessus, le savant professeur commence par le frapper d'un coup sec au-dessus de la rotule pour voir si son sujet n'est pas menacé de pa-

ralysie générale, le regarde dans le noir des yeux pour s'assurer qu'il n'est pas alcoolique, l'ausculte un peu partout tout en le faisant causer de choses et autres... et finalement lui délivre un certificat de tout repos : l'esprit sain dans un corps sain !

Le procès soulevé pour faire interner le baron dans son propre intérêt, eut lieu avec des larmes de crocodiles, les parents si bien intentionnés présentèrent le certificat du grand spécialiste, mais à son tour le baron narquois présenta le second délivré à lui-même par ce prince de la science. Il conta toute l'histoire et on en devine la conclusion assez gaie. Huit jours après, le professeur des maladies mentales, qui n'était pas un sot, coupa court aux gorges chaudes en déclarant au commencement de sa leçon : „ Messieurs, on peut toujours dire sans inconvénient qu'un homme est aliéné, mais n'attestez jamais qu'il est en pleine possession de ses facultés.”

En réalité, les émotions plus ou moins vives, la colère, la haine, les coups sur la tête, l'insolation, etc., jouent dans la production de la folie le rôle de l'étincelle qui met le feu aux poudres, mais encore faut-il qu'il y ait de la poudre, et que la machine cérébrale soit prête à se détraquer ou à s'arrêter complètement. Mais il faut y regarder de très près avant de conclure d'une manifestation désordonnée à de la folie déterminée. Il est bon d'étudier l'ascendance du sujet, toute sa vie et de le surprendre dans ses habitudes.

Presque tous les aliénés ont, parmi leurs parents, tantôt très éloignés, tantôt très rapprochés, des personnes atteintes elles-mêmes de folie ou signalées par des troubles nerveux ou mentaux plus ou moins graves. C'est même pourquoi l'union des cousins est à craindre à ce point de vue parce qu'ils accumulent sur la tête de leurs enfants un héritage pathologique doublement renforcé. Les familles régnantes nous offrent souvent l'exemple de pareils mariages dont les résultats devraient donner à réfléchir aux simples mortels.

Et puis il y a aussi les sujets qui sont les „enfants du dimanche”, tristes produits d'une inspiration trouvée au fond de la bouteille.

Et enfin il y a l'intoxication morbide dont on a soi-même empoisonné les neurones de l'écorce de son cerveau par l'abus régulier de l'alcool et surtout de l'absinthe le plus insinuant et le plus violent des poisons alcooliques.

Toutes les affections de l'estomac, chroniques et aiguës, toutes les maladies des autres viscères, cœur, poumons, foie, reins, organes génitaux peuvent aussi intoxiquer à la longue l'écorce du cerveau et trop souvent la terrible „avarie” y produit d'irréparables lésions.

Mais on ne devient pas brusquement fou. La folie est une maladie qui guette de très loin sa victime que lui livrent à la longue les prédispositions héréditaires développées par le genre de vie ou l'intoxication de l'écorce du cerveau qui vient de l'individu lui-même et qui jette le désordre dans le foyer pourtant admirable des phénomènes intellectuels.

L. D. ARNOTTO



MON CALEPIN



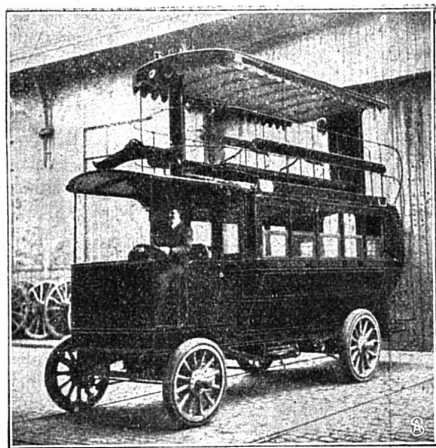
Les grandes villes aménagent avec toujours plus de soin, au centre des quartiers populeux, des places, squares, jardins publics pour les jeux et les ébats de la jeunesse et le repos des ouvriers.

Poussées à peu près par la même idée, les compagnies des chemins de fer français distribuent à leurs employés les parcelles de terrain qui, jusqu'ici, n'étaient pas utilisées.

Le Nord a fait 3000 lots; l'Est, 3620; le Midi, 3250, et l'Orléans, 6000. Ainsi ces terrains vagues, expropriés jadis et jamais utilisés, vont faire la joie des familles ouvrières.

L'omnibus-Automobile a fait son apparition dans les rues de Paris. Les résultats satisfaisants obtenus permettront à la Compagnie de remplacer la traction animale par la traction automobile pour la commodité et la rapidité des communications.

Il est aujourd'hui établi que la circulation des omnibus-automobiles n'offre aucun danger. Les essais dont nous venons de parler ont en effet montré que le mécanicien commande plus aisément à son moteur que le cocher à ses chevaux, c'est-à-dire qu'en cas d'accident imprévu, le premier est capable d'arrêter plus vite sa machine que le second sa voiture. Ensuite, comparée aux omnibus à la traction animale, l'automobile a encore l'avantage d'occuper moins de place, puisque sa longueur est diminuée de toute la longueur de l'attelage. Un autre avantage de l'automobile, c'est sa plus grande vitesse, puisque, d'après les essais qui ont été faits, l'automobile montera les côtes avec une vitesse de 8 à 10 kilomètres à l'heure.



L'Omnibus-Automobile à Paris.



REVUE DE LA MODE



Je voudrais, en abordant le sujet de modes pour jeunes filles, trancher de suite la question si importante du corset. L'idéal pour les fillettes serait de leur conserver le plus longtemps possible la souple brassière du bébé, sans busc ni baleine. A quel âge doit-on mettre le corset ? Un hygiéniste, le docteur Maréchal, qui mena une campagne intrépidement contre le corset, allait jusqu'à formuler un projet de loi pour « interdire à toute femme âgée de moins de trente-cinq ans » de porter corset sous peine de prison ! Quant aux jeunes filles qui se soumettraient à cet instrument de torture et de déviation, elles seraient condamnées à une amende de 100 à 1000 fr.

Dans l'antiquité où l'esthétique était divinisée, j'ai cherché les origines du corset : Homère parle de deux ceintures que portait Junon, l'une bordée de franges d'or, l'autre, empruntée à Vénus.

Sous Auguste, les Romaines avaient le *castula*, corselet serré comme une écharpe autour du buste et un jupon formant saillie sur les hanches. Au moyen-âge, la *hordie* était une cote de grosse toile lacée devant, qui remontait la taille et la poitrine. A la Renaissance, hommes et femmes portaient le *corsatus* sans bois, ni baleines, ni armatures de fer. C'est à Catherine de Médicis que l'on doit le busc et ces étaux rigides contre lesquels Ambroise Paré et le Dr Roderic s'élevèrent avec une si juste indignation. Mais il fallut la Révolution de 1789 pour bannir ces bardes de fer qui étouffaient les femmes et les enfants.

Le corset reparut vers la fin du règne de Napoléon 1^{er} malgré l'Impératrice et Mme de Longueville qui lui firent la guerre. Mme Tallien assurait qu'elle devait la conservation de sa beauté à ce qu'elle n'avait jamais porté de corset. Que conclure ? Avec les améliorations apportées sans cesse au corset, les excès peuvent être évités ; les jeunes filles minces et délicates ne devraient cependant pas en porter. Celles qui ont besoin d'être soutenues doivent éviter toute compression de la taille, toute rigidité du buste. C'est aux mères à veiller à la mode, à faire disparaître cette tendance de nos filles à se croire d'autant plus belles qu'elles sont plus frêles, et à nos filles elles-mêmes de témoigner d'une coquetterie plus raisonnable et plus rationnelle.

D'ailleurs, il est heureusement des modèles si parfaitement compris que les docteurs eux-mêmes se plaisent à les recommander ; le « Corset de la Faculté », dont la coupe habile donne la sveltesse sans compression douloureuse, est de ceux-là.

Les modes des jeunes filles étant si identiques à celles des jeunes femmes, il suffit de simplifier celles-là pour obtenir celles-ci. Pour le matin et les cours, la jupe courte, plissée ou plate, en lainage fantaisie, le boléro ou la petite veste sur la chemisette de baptiste claire sont toujours la note classique.

Mais la mousseline et le linon triomphent pour les toilettes habillées.

Voici ce que j'ai vu de plus coquet, de plus jeune.

Lainage côtelé, gris mode : jupe légèrement biaisée et ornée à la hauteur du faux-ourlet d'un frisé de mousseline de soie.